

Annelise Roux

LA SOLITUDE DE LA FLEUR BLANCHE

roman

SABINE WESPIESER ÉDITEUR
5, RUE BARBETTE, PARIS III
© Sabine Wespieser éditeur, 2009

Nostalgie

J'ai dans la tête des images inventées, des visions tour à tour saugrenues, fausses et véridiques, puissamment. Des réminiscences me traversent, qui ne sont peut-être que des évocations poétiques tenant lieu de genèse, quand l'écriture d'une genèse promet d'être par trop délicate. Un Maghreb apaisé me tend les bras, tandis que dans la réalité les bombes déchirent Alger et nul ne s'accorde autour de rien, sinon autour du fait qu'il y a discorde.

Des après-midi caniculaires gondolent le bled dans une impression de paresse extrême quand la quiétude n'est guère de rigueur, ce sont les éclats d'engins explosifs qui gondolent l'asphalte devant des immeubles internationaux, les fragments de grenades qui criblent les corps dans des restaurants, sur les marchés où de pauvres hères comptaient s'en repartir bien civilement, une botte d'oignons sous le bras, à la main un cornet de figues de barbarie déshabillées à la perfection, comme on déboutonnerait un gilet.

Des villes fantasmagiques ou objectives campent dans mon esprit, enguirlandées de rêves qui sont à ceux que l'empêchement sidère ce que le rafioteur de légende déglissé, ancré au port, est au voyageur prompt à s'embarquer pour des destinations inquantifiables : un moyen de transport aléatoire, d'une ambition ou d'une inanité hors norme, mais riche des dimensions que peut déceler un observateur inquiet, s'il parvient à transformer l'essai. Ces représentations ressemblent à la projection des sens avant tout passage à l'acte, au moment où les chairs se rencontrent pour la première fois, où le mystère tombe et cependant n'en finit plus d'épaissir.

Rabat, d'une douceur flagrante, Tanger, qui, du Maroc, toise la Britannique Gibraltar par-dessus le détroit, Tipaza, Sidi-Bel-Abbès, au sud d'Oran et d'Arzew, ou Sfax, en Tunisie, qui regarde les petites îles devant elle sans condescendance. Des médinas effervescentes, des souks plaisamment crasseux où les Européens aiment feindre de s'être perdus, fait voler ou prétendent avoir réalisé d'humiliantes affaires. Presque toujours dans l'histoire, des marchands indigènes et retors sont censés avoir été pris à leurs jeux et s'être fait rouler dans la farine, du côté de Mostaganem et Blida. Le récit en est rapporté par des protagonistes farauds, qui ont encore le cœur battant au moment de convertir au comptoir d'un hôtel quatre étoiles leurs dinars restants en euros ou en dollars. Seul les contraint à la modestie le désir de demeurer crédibles dans la description de leur bonne fortune. Ils ignorent que ce sont eux que leur roublardise éventuelle avilit à mes yeux, quand je serais censée appartenir à l'autre bord.

Des dattiers, des plages où Meursault, le héros de *L'Étranger*, finalement atteint par la grâce infinie et sommaire du climat algérien, dans l'idée que tout n'est pas perdu, pourrait renoncer à son meurtre gratuit – disparaîtrait le livre, mais peut-être Camus se trouverait-il dispensé ainsi de la mise en tension qu'exige l'accouchement d'un texte, et comme soulagé. Des déserts bordés d'oasis qui n'ont rien à voir avec des cartes postales, vers In Guezzam, aux confins du Niger, Ghat, en Libye, ou Tindouf, fréquentée par les nomades Reguibates et dont l'importance stratégique dans le conflit entre Marocains et Sahraouis interdit l'accès aux pérégrinations ordinaires. Des villages inconnus, des cités, Fès, Béchar, Tébessa, aux noms

parés d'un exotisme légèrement suranné. Des paysages que j'ignore et que je sais cependant connaître, des endroits où je n'ai jamais mis les pieds mais que je connais par cœur, puisqu'à n'en pas douter, ils sont en moi. Je les reconnaîtrais entre mille.

Mon regard s'attarde sans que j'y puisse rien sur la grande débâcle coloniale. Clignent ici ou là des brandons dans le noir, d'autant plus incandescents qu'ils se savent sur le point de s'éteindre de ne pas être dits, ou attisés dans le seul but de faire repartir l'incendie.

Fut un temps où Angelin Preljocaj n'a connu l'Albanie que pour l'avoir éprouvée dans le ventre de sa mère. Le chorégraphe a passé la frontière vers les camps de réfugiés bien douillettement, à l'état de fœtus. Il est donc né ailleurs, a grandi, fait sa vie sous des cieux qui n'ont que peu à voir avec les déchirements du Kosovo, mais sa danse continue de chercher et peut-être savoir l'Albanie, comme appliquant d'une autre manière cette étrange « loi du Kanun » typiquement albanaise dont parle Ismail Kadaré, qui veut qu'un crime puisse être vengé des générations après qu'il a été commis.

Peut-on à aussi long terme se remettre d'une perte des origines, d'une privation de soi-même qui peinent à s'énoncer, tant elles entraînent de fantasmes et de suspicions ? Les pas que le danseur invente en tout cas vont en ce sens. L'Albanie est un grain en lui comme l'Algérie l'est en moi, un grain susceptible de rester des années en sommeil puis de finir par lever en d'irrépressibles efflorescences, comme le haricot magique du conte. L'efflorescence et le grain peuvent aussi gagner sur les chairs et prendre nom gangrène.

Le Maghreb qui vit dans mon esprit, et l'Algérie plus particulièrement, circulent dans mes veines presque à mon insu. Je ne m'en suis pas purgée. Ils sont faits de déserts ahurissants que domine le Hoggar habité par les Touaregs, espace volcanique et violemment muet dont le silence même appelle au comblement de mes mots, de villages où trottinent de petits ânes que terrasse à moitié la chaleur, de contrastes, de hauts plateaux sur lesquels, de nuit, l'eau gèle dans l'écuelle des chiens. Maures, Numides venus de l'Afrique antique, Berbères sur lesquels dans le vieux temps les civilisations phénicienne et carthaginoise exercent leur ascendant avant la domination romaine, la dévastation par les Vandales et la suprématie de Byzance, Arabes arrivés au VII^e siècle, gouvernant de Damas puis de Bagdad, confédérations tribales tandis que le pays morcelé en principautés nombreuses s'ouvre sur le littoral aux influences andalouses, Algérois qui, face à la menace espagnole, font appel aux corsaires turcs et se placent sous la protection ottomane, forment la régence puis sont gouvernés par les deys, avant Bugeaud et l'impasse vite touchée du doigt de la colonisation française : de très vieux peuples, des tribus éparpillées parlent à mon oreille, me chuchotent des paroles de bienvenue, de rancœur, de crainte, d'amitié jamais rompue, pourtant, comme pourraient le faire entre elles de vieilles connaissances indéfectibles, avec pudeur et sans nécessité de vérification. Les dialectes que j'entends leur sont propres, langue vernaculaire parlée au quotidien, ne sont pas toujours l'arabe littéral, classique, dans lequel sont sculptées les pages du Coran, langage des mollahs qui prêchent, dans lequel se drapent les discours officiels. Bizarrement je les comprends tous, chacun m'est comme familier.

Quelle place pourrait être assignée à la blancheur dans une imagerie pareille ? Je n'y veux pour ma part attacher aucune notion de suprématie, encore moins de privilèges hérités de sinistres féodalités antiques.

Tout au plus le blanc peut-il se prévaloir d'être la teinte de la neutralité, de ces drapeaux qui font que théoriquement s'abaissent les fusils lorsque les camps sont trop difficiles à départager. Il n'a pas vocation dans mon esprit à définir la couleur de la peau du maître. Je verse à son crédit de correspondre à la nuance de la chaux dont sont badigeonnés les murs pour des raisons pratiques, afin de réfléchir le dur soleil, sur des terrasses où claque le linge, sèchent de maigrichons trousseaux de gandouras et de draps déployés autour de la Méditerranée comme de pacifiques emblèmes, des fanions domestiques qui n'ont pas la prétention de délimiter un quelconque territoire.

J'aurais pu visiter ces contrées, rejoindre Saïda, Sétif ou Tlemcen, dont l'aéroport désormais a nom Messali-Hadj, « d'un coup d'avion », comme on parlerait d'un coup de scalpel visant à l'incision d'un noyau infecté, alors qu'il m'a fallu un temps d'apprivoisement assez long pour les aborder – mais peut-être mes observations, frappées au sceau d'une culpabilité tenace, d'un imaginaire vif dont la tendance au scrupule, en soi, sitôt qu'elle se dépasse, est potentiellement salvatrice, se rangeaient-elles du côté d'une clairvoyance inattendue ? L'impossibilité de les partager, longtemps, contribua à m'assécher dans ma vie réelle.

Je n'attends pas réparation. Ce serait un comble. Je n'ai pas pouvoir non plus d'offrir à quiconque une réparation homologuée, apportée sur un plateau par un génie bonne pâte que taraudent la justice en sa fragrance, un souci d'impartialité fondé sur le discernement pur, à moins que le djinn en question ne soit moins innocent que ne le laissent supposer ses formes replètes et n'entende suivre un principe de réciprocité vaguement nauséabond dicté par le pragmatisme, la *real politic* : pardonnez-moi beaucoup, de sorte que je puisse envisager de vous pardonner un peu et que nous fassions affaire autour de juteux contrats. Je n'ai entre les mains qu'une mémoire moribonde ou morte, souvent défigurée et maquillée de fards, qu'il me faut raviver et à laquelle je dois rendre un visage décent, en quelque sorte lavé des astuces des divers thanatopracteurs, si je veux en donner quitus et vivre à mon tour.

Qu'y avait-il pour m'empêcher de faire le voyage en direction de la source ? Nombre de pieds-noirs étaient retournés en Afrique du Nord à un moment donné. Enfant, je n'y allai pas. C'était compréhensible : nous n'avions pas d'argent, puis je souffris vite de troubles diagnostiqués du côté d'une maladie nerveuse qui me rendait intransportable. Mais plus tard ?

J'y allai moins que jamais. Je n'étais pas pied-noir, pour commencer. Une « patos », ce qui dans le langage adéquat représente une forme de bâtardise achevée : je suis née quelques années après que ma famille est rentrée en métropole. Je sais depuis longtemps ce que signifie cette sorte de métissage à l'envers. Ai-je à relater des exploits, de hauts faits de conquêtes menées tambour battant par des aventuriers romanesques ? Des horreurs à confesser, passées jusqu'ici sous silence ? Quelque croustillante exaction commise par des ancêtres ceints de chapeaux coloniaux, que tourmentent une chrétienté ou un judaïsme agressifs, sous leur couvre-chef blanc comme un linceul, cornaquant à la baguette, sinon au fouet, de pauvres hères musulmans à la peau ambrée, noire ?

Je pris très tôt conscience que c'est en gros ce que dans « l'inconscient collectif » l'on attendait de moi. La fricassée des mémoires se doit de réduire longtemps avant d'atteindre à l'Histoire – poison ou nectar. Dans l'intervalle c'est tous contre un et chacun pour soi. L'idée me vint surtout de façon prématurée que l'habit ne fait pas le moine, qu'il ne suffirait pas de prendre le bateau et de se rendre sur place en croisière pour mesurer au retour l'ampleur d'une déchirure que je percevais double, mais que, privée de repères, je

ne pourrais me représenter ni dépeindre autrement qu'au travers d'un cheminement en biais, via l'emprunt de voies fictives : le documentaire auquel je visais procéderait d'une invention. Mon seul avantage serait de le savoir.

Mes souvenirs d'ici, puisque j'y suis, qu'il faut bien en avoir, bâtis par opposition à un « là-bas » idéalisé, forcément imbattable ou au contraire voué à un bannissement complet, ne disposaient que d'une marge étroite. Cette étroitesse-là, les impasses dans lesquelles je suffoquais, devaient me pousser à exploser toutes les coutures. La difficulté du démêlement, la discrétion obligatoire, le silence induit par la nécessité de ce qui n'était pas encore recevable, devait demeurer caché, la dureté de l'exil, la fraîcheur de l'accueil des métropolitains, l'injustice éventuelle d'une pareille mise au ban, les culpabilités en pagaille m'assignèrent d'emblée à une sorte de minutie dissimulatrice.

Je mentis très tôt, pour ne pas avoir à avouer que mon histoire était inavouable. Il n'y avait pas de terre qui pût être revendiquée. Le délit n'avait pas de corps. Sans charpente au-dessus de la tête, comment se plaindre que le toit fuit ? La privation me fit rechercher un territoire virtuel où je serais acceptée, contribua pas à pas à la conduite de cette entreprise malaisée, qui, menée à son terme, prend le nom vulnérable et opérant de « livre ».

(Pages 7 - 15)

© Sabine Wespieser éditeur, 2009